

PROMENADE DANS LA VALLÉE DE GARGAPHIE

NOTES DE LECTURES 1

Didier Grimault

Septembre 1994

« Nunc tibi me posito visam velamine narres

Si poteris narrare, licet. »

Ovide, *Métamorphoses* 2.

Lors d'une lecture du séminaire de Lacan sur *Le transfert*, nous nous sommes attachés à consulter les auteurs et textes par lui cités. Ce travail porte plus particulièrement sur les mythes de Diane et surtout sur celui de Diane et Actéon. Nous suivrons l'histoire de ces mythes, de l'époque hellénique jusqu'au texte de Lacan, pour pouvoir examiner la façon dont celui-ci utilise un tel matériel.

Avant que de commencer, quelques remarques s'imposent. On ne saurait faire simplement œuvre d'archéologue. Chaque élément cité ne vaut que comme pièce ayant trouvé un nouvel emploi et non comme relique plus ou moins authentique d'une époque aujourd'hui révolue. Par contre, considérer un texte comme vivant et non comme un fétiche embaumé, présente quelques risques. Maurice Blanchot a parlé d'auteur lu par son propre texte. Lacan peut aussi être lu non seulement dans son séminaire, mais encore à travers celui-ci.

Nous ferons ce travail, orientés par ce que l'on peut considérer sans doute comme étant un lapsus de Lacan. Nous en parlerons à la fin de ce travail. Bien sûr, est aussi pris qui croyait prendre, car l'auteur de ce texte ne saurait s'extraire lui-même d'un tel retournement. Ainsi, est lu qui croyait lire.

C'est surtout depuis Ovide et ses *Métamorphoses* que la déesse nous est devenue familière. Transcripteur de l'héritage grec, en bon latin qu'il est, Ovide effectue une assimilation des dieux grecs à la mythologie latine. Il opère aussi une réduction autour de la séquence qui réunit Diane et Actéon. C'est très tôt que l'on peut repérer l'équivalence établie entre la Diane romaine et l'Artémis grecque. Il existe cependant de nombreuses traces de cultes italiens rendus à Diane, sans doute antérieurs à cette assimilation de Diane à Artémis.

À Rome, Diane possédait de nombreux sanctuaires. De l'un d'eux 3 au moins, nous savons que les hommes étaient exclus. Une légende rapporte que quelqu'un ayant voulu y pénétrer malgré l'interdit, avait été tué par les chiens de la déesse.

Revenons à la période hellénique : il y a plusieurs mythes qui concernent, les uns Artémis, les autres Actéon. Contentons-nous de quelques uns de ces mythes ou de leurs fragments.

Artémis dérive sans doute du mot *artémès* qui signifie pureté. Fille de Zeus et de Létô, sœur jumelle d'Apollon, Artémis naquit un jour avant son frère et aida sa mère à mettre celui-ci au monde. En raison de la colère d'Era, Létô était rejetée de toute part. L'accouchement fut long et difficile. La vue des douleurs d'enfantement de sa mère, inspira à la déesse la plus grande aversion pour le mariage. Aussi, demanda-t-elle à Zeus le privilège de garder sa virginité.

Déesse pratiquant l'art de la chasse, elle est aussi protectrice de la nature sauvage, des eaux et des forêts. Elle était également protectrice des amazones, comme elle chasseresses et rétives à l'autorité de l'homme.

Plusieurs fragments de mythes sont repérables, en voici quelques-uns :

- Avec son arc en or et ses flèches, que lui ont fournis les cyclopes, elle chasse divers animaux, les lions, les chevreuils, les cerfs, etc. Ce faisant, elle nourrit ses bienfaiteurs.
- Vierge farouche, elle n'hésite pas à faire mourir qui tente de la prendre de force. C'est ainsi qu'Orion périt, piqué par un serpent selon une version, transpercé par une flèche selon une autre. Actéon aussi eut un destin tragique. Il fut déchiqueté par ses propres chiens, soit qu'il ait osé prétendre surpasser la déesse à la chasse, soit qu'il l'ait surprise dans sa nudité alors qu'elle était au bain.
- Quant aux héros chastes, ils sont des fidèles d'Artémis. Le plus célèbre d'entre eux est Hyppolyte.

On a proposé diverses lectures du mythe d'Artémis et d'Actéon. Elles se ramènent à deux thèmes principaux très bien résumés dans le livre de P. Klossowski *Le bain de Diane* 4 :

- « Cette histoire paraît vouloir nous montrer Actéon comme un prêtre delphien qui, ayant surpris, sans y être initié, les mystères d'Artémis et les ayant ensuite divulgués, se serait vu dans l'obligation de se réfugier au plus profond des forêts, parmi les cénobites dionysiens (le changement en cerf) où il aurait été, à la fin, découvert et mis à mort par les anciens gardes de son palais (ses chiens). 5 »
- « La représentation du viol d'Artémis est inhérente à la nature de son mythe et l'appréhension de la violence virile est constitutive de toute sa physionomie, à la fois chaste et provocante : Actéon avait eu des précurseurs... 6 »

Le thème du bain est assez tardif et inconstant dans la tradition grecque. Il est bien connu : après la chasse, Artémis, accompagnée de nymphes, se baigne dans une fontaine.

Progressivement, cette scène chargée d'érotisme prendra de plus en plus d'importance, d'abord à la période romaine puis à la Renaissance.

Venons-en maintenant au personnage d'Actéon. De la vie de ce chasseur, nous connaissons surtout la fin tragique. En effet, il meurt déchiqueté par ses chiens. Il y a au moins deux versions, dans l'une c'est Zeus qui lui inflige ce châtement pour le punir d'avoir voulu lui ravir la belle Sélème, dans l'autre, comme nous l'avons vu, c'est Artémis qui se venge. Pour certains, après cette fin tragique et pour apaiser les chiens qui partout cherchaient leur maître, on fit dresser une statue à l'image de l'homme. Quelles que soient les sources utilisées, on peut remarquer que la transformation en cerf ainsi que la dévoration par les chiens, sont des éléments constants.

On peut retenir encore, de la période hellénique, que si les légendes d'Artémis et d'Actéon sont parfois liées ensemble dans une même séquence, elles peuvent également apparaître dans des mythes totalement séparés. Enfin, si le bain d'Artémis est une scène inconstante, par contre, la transformation d'Actéon ainsi que sa fin tragique, sont des invariants.

Dans les *Métamorphoses*, Ovide transcrit l'héritage grec. Là où existaient plusieurs séries ou fragments de mythes, aux relations plus ou moins serrées, concernant soit Diane soit Actéon, Ovide opère une réduction à une seule histoire. Dans cette transcription latine, tous les éléments sont solidement articulés entre eux. C'est finalement le texte d'Ovide qui nous est le plus familier.

En homme prudent, il voudrait prévenir en nous toute sensibilité excessive. Son argumentation est la suivante : tout ce drame est dû à une « erreur », à un concours de mauvaises circonstances, on ne saurait donc parler de crime 7.

Résumons maintenant les moments principaux de ce texte. Le drame se noue à la fin d'une partie de chasse, quand Actéon pénètre dans les bois de la vallée de Gargaphie, connue pour être sous la protection de Diane. Il y a, au fond d'un vallon, une grotte obscure, et à droite

une source limpide. Diane, fatiguée de la chasse, « aimait à (y) plonger ses chastes appâts 8 ». Elle confiait alors à une nymphe, le temps d'un bain, la garde de son arc et de son javelot. Actéon pénètre « jusqu'à la grotte pour y subir sa destinée 9 ». Les nymphes aperçoivent l'homme, crient et font un rempart de leur corps à la déesse. Celle-ci, surprise dans sa nudité, rougit. Ses flèches lui manquent, elle lance alors de l'eau à la tête d'Actéon, lui annonçant en même temps son infortune : « Maintenant va dire, si tu le peux, que tu m'as vue sans voile. 10 » Diane fait alors pousser des bois sur le front d'Actéon dont elle métamorphose le corps en celui d'un cerf. Elle lui inspire aussi la peur. Voyant sa ramure se réfléchir dans l'eau, il veut s'écrier : « Malheureux [que je suis] 11 », mais il ne peut. Alors qu'il hésite entre la crainte et la honte, ses chiens l'aperçoivent. La meute, ainsi que ses compagnons de chasse, se lancent à sa poursuite. Il voudrait pouvoir leur dire : « Je suis Actéon, reconnaissez votre maître 12 », mais les paroles lui manquent. Assailli par ses chiens « il gémit ; et si ses accents ne sont pas d'un homme, un cerf du moins ne saurait les faire entendre ... 13 » Il « promène autour de lui ses regards en silence 14 ». Ses compagnons de chasse le cherchent et l'appellent. Il entend son nom et tourne la tête, mais ceux-ci ne le reconnaissent pas. Il souhaiterait être encore témoin des exploits de sa meute, mais sans en ressentir les morsures dans son corps. « Ce ne fut qu'en exhalant sa vie à travers mille blessures qu'il apaisa, dit-on, le courroux de Diane. 15 »

N'oublions pas la leçon de Lévi-Strauss qui nous explique que :

« Le mythe exploite de façon méthodique un système d'oppositions en plusieurs dimensions... et qu'un équilibre satisfaisant entre tous ces termes s'établit à la fin. 16 »

Ce mythe, procède, comme tout mythe, par une série d'oppositions :

- La grotte est obscure, la source est claire.
- La rencontre est due au hasard mais le destin est inéluctable.
- L'opposition du regard et de la parole sont au cœur du drame.

Actéon voit, mais il ne pourra dire ce qu'il a vu.

Mais qu'a donc vu Actéon sinon Diane se baignant après la chasse, vierge chaste, nue et désarmée. Dans la version d'Ovide, Actéon ne cherche pas à violer Diane. Ce qu'il voit, disons ce qu'il sait, concerne l'intimité et la sexualité de la déesse. L'apaisement du courroux de la déesse représente ici le point d'équilibre ultime dont parle Lévi-Strauss.

Nous retiendrons que ce mythe concerne la sexualité féminine ici représentée par la virginité. Nous retiendrons aussi qu'à travers les oppositions du regard et de la parole, il s'agit d'un savoir qui ne peut se dire ou qu'il faudrait garder secret.

Nous savons qu'il n'est pas de mythe isolé, pas l'un sans l'autre. Il nous faut donc chercher dans la mythologie, au moins un autre mythe qui présenterait une certaine similitude avec celui-ci. Je propose pour cela de recourir de nouveau à Ovide avec, dans les Métamorphoses 17, le mythe de Tirésias transformé en serpent.

Pour avoir frappé deux serpents en train de s'accoupler, Tirésias avait été métamorphosé en femme durant sept ans. La huitième année, il revit les mêmes serpents. « Si les blessures que vous recevez sont assez puissantes pour changer le sexe de votre ennemi, je vais, dit-il, vous frapper encore. 18 » Ce faisant, il retrouva aussitôt sa forme première. C'est en raison du savoir ainsi acquis, sur la jouissance des deux sexes, que Tirésias avait été choisi comme arbitre dans la discussion suivante entre Junon et Jupiter. « – Sans doute, lui dit-il, la volupté a pour vous plus de douceur que pour les hommes. – Non, répond-elle. 19 » Or Tirésias, dans ce débat, prit le parti de Jupiter et désavoua Junon. Celle-ci, courroucée du fait qu'un tel

secret ait été révélé, condamna Tirésias à la cécité. Zeus, ne pouvant annuler l'œuvre d'un autre dieu, lui accorda la science de l'avenir.

Voici donc un autre mythe qui nous parle d'un savoir sur la jouissance sexuelle, mais d'un savoir ici dévoilé. Ce mythe propose aussi une autre opposition entre le regard et la parole. On peut presque dire qu'ici les valeurs sont inverses de celles qui ont cours dans le mythe de Diane et Actéon.

– Actéon voit et reste voyeur, voyeur de son destin tragique, mais il perd la parole. Tirésias perd le regard, mais il acquiert le don de la parole divinatoire.

– Actéon est métamorphosé après avoir vu, c'est sa punition. À l'inverse, Tirésias sait parce qu'il a été métamorphosé, pour lui la sanction c'est la cécité.

– Si Actéon comme Tirésias déclenchent la colère d'une déesse, c'est bien différemment.

Actéon meurt sans pouvoir ni formuler ni révéler à d'autres le savoir qu'il a acquis en surprenant la déesse au bain. Quant à Tirésias, il est condamné à la cécité pour avoir divulgué ce qu'il savait de la jouissance féminine.

– Enfin, Diane est une vierge désarmée qui craint l'homme tout en le provoquant sans doute. Par contre, Junon est une matrone dont on peut penser qu'elle parle d'expérience.

Arrêtons-nous sur une dernière remarque : L'image de Diane, vierge effarouchée, surprise au bain et rougissante de pudeur, est une image à forte charge sexuelle.

Dans les siècles qui suivent, des fresques de Pompéi aux peintures de la Renaissance, la charge érotique de ce mythe ne cessera d'être centrée autour de l'image éclatante de Diane au bain. Mais le mythe entame, en quelque sorte, une lente dégradation. Diane n'est plus surprise, désarmée, dans un moment de faiblesse, mais nimbée d'une pureté toute virginale. Ce n'est pas la femme défaillante ou manquante, mais l'image de la femme toute et sans faille, phallique sans doute, qui alimentera l'érotique.

La Renaissance réutilisera le mythe dans le sens de l'érotique. Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, se fera peindre en déesse chasserresse, sans voile ou presque, allongée voluptueusement au bord d'une source. Elle est appuyée sur un cerf qui, couché et docile, boit à ses pieds. 20

Plus tard, au XVIIIe siècle, il existait à Versailles un hôtel particulier appelle le « Pré-aux-Cerfs ». En ce lieu de plaisir, clin d'œil au mythe de Diane et Actéon, les grands de ce monde allaient faire débauche avec quelques courtisanes.

Plus près de nous, P. Klossowski écrira un petit livre intitulé *Le bain de Diane* 21. L'édition Gallimard ici citée comporte un dessin de l'auteur représentant Actéon, transformé en cerf, debout sur ses pattes arrières. Il enlace une Diane qui, loin de sembler troublée d'être surprise nue, paraît au contraire complaisante et même aguicheuse. Un chien est à leurs pieds. Le trouble vient sans doute de ce que, si quelqu'un est gêné et surpris, ce n'est pas l'un des personnages représenté, mais bien nous-mêmes qui sommes en train de regarder le dessin.

Ce mythe se prête d'ailleurs assez bien au démontage de la pulsion scopique dans le voyeurisme et l'exhibitionnisme. La caractéristique de cette dernière tendance est de chercher à surprendre l'autre dans son intimité pour éveiller en lui ou en elle un désir coupable. Le scénario pervers a aussi comme trait essentiel de reposer plus sur le regard que sur la parole. On peut même dire que toute parole digne de ce nom coupe court à la mise en scène perverse. N'oublions pas enfin qu'au dire de Lacan, la pulsion scopique est celle qui échappe le plus aisément à la castration.

Le mythe de Diane et Actéon, aurait, au fil des siècles, de l'époque hellénique à nos jours, subit une sorte de transformation. Au départ, il était porteur d'une problématique sur le savoir

concernant la sexualité, et plus particulièrement le symbole de la virginité. À partir de la Renaissance, il représente une mise en scène d'un scénario dans lequel la Femme, avec un grand F, exerce fascination et domination sur un homme cerf, disons serf au sens de servitude. En somme, cette dégradation, repérable dans le sens de la perversion, n'est autre que celle qui va d'un mythe collectif, fiction symbolique par excellence, à un fantasme individuel. Dans ce fantasme, Diane occupe la place d'une fiction dans l'imaginaire du sujet alors qu'Actéon, littéralement déchiqueté, occupe celle d'un déchet.

Ainsi, l'intérêt porté à ce mythe tient à sa lente évolution, à sa dégradation, depuis une construction symbolique concernant le savoir sur la sexualité, à l'époque hellénique, jusqu'à une fiction imaginaire, qui, à partir de la Renaissance, soutient un fantasme érotique articulé sur le regard.

Le ou les mythes de Diane n'ont pas laissé indifférent, ni Freud, ni Lacan, chacun à leur façon.

Freud retient la Diane, déesse aux mamelles multiples, déesse de la fécondité. Pourtant, la vierge n'est pas loin... Dans « Grande est la Diane des éphésiens », Freud nous explique comment le culte de cette déesse s'est perpétué à travers celui rendu à Marie, la nouvelle divinité maternelle des chrétiens. Le Christ en croix, s'adressant à saint Jean et parlant de Marie, n'a-t-il pas dit : « Voici ta mère ». « Récemment, écrivait Freud, la grande déesse d'Ephèse n'avait toujours pas renoncé à tous ses droits. À notre époque encore elle apparut en sainte vierge à une jeune allemande. 22 » Mère de tous, souvent alors représentée en « Notre Dame de la miséricorde », elle est aussi vierge immaculée. Déesse mère, déesse de la fécondité, Diane n'est-elle pas, elle aussi, une chaste vierge.

Lacan, quant à lui, s'est plutôt intéressé à la déesse chasserresse, celle de Diane et Actéon. Si, dans les Écrits, Lacan cite deux fois Klossowski à propos de « Kant avec Sade », ce n'est pas pour son livre *Le bain de Diane* mais pour un autre, *Sade mon prochain* 23. Dans une note en bas de page il fait un vibrant hommage à cet auteur.

Il est intéressant de placer ces différents textes dans l'ordre chronologique. La première édition de *Sade mon prochain* date de 1947, *Le bain de Diane* date de 1956, les *Écrits* ont été publiés en 1966, quant au séminaire sur *Le transfert*, il eut lieu durant l'année 1960-1961.

Une première référence à ce mythe se trouve dans les *Écrits*. Elle a trait à la vérité. En conclusion de « La chose freudienne » Lacan écrit :

« Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise aux choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane peut-être... Actéon trop coupable à courir la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens... 24 »

Une autre référence à ce mythe se trouve dans le séminaire sur *Le transfert*. Lors de la séance du 17 mai 1961, Lacan parla de l'exhibitionniste et du voyeur :

« Ce qui est intéressé dans le fantasme de l'exhibitionniste comme du voyeur, c'est un élément tiers, qui implique que peut éclore chez le partenaire une conscience complice qui reçoit ce qui lui est donné à voir... 25 »

et un peu plus loin :

« que l'exhibitionniste et le voyeur se jouissent en quelque sorte eux-mêmes comme de voir et de montrer, mais sans savoir ce qu'ils voient est ce qu'ils montrent. 26 »

Lors de cette séance, Lacan fit aussi un long commentaire de la trilogie des *Coûfontaine* de P. Claudel. Au terme de cette trilogie, le personnage de *Pensée* de *Coûfontaine* répond, en

quelque sorte, à la figure de Sygne, femme sacrifiée qui dans la première pièce faisait signe que « non ».

« Pour Pensée, la voici donc, elle qui ne peut-être surprise, si je puis dire, du fait qu'on ne peut rien lui montrer qui la soumette au petit autre, et aussi qu'on ne puisse l'épier sans être, comme Actéon, frappé de cécité, et commencer à s'en aller en lambeaux aux morsures de la meute de ses propres désirs. 27 »

Bien sûr, Actéon n'est pas frappé de cécité, mais plutôt, il ne peut que bramer les yeux grands ouverts sur sa propre fin. Et encore :

« Mystérieux pouvoir du dialogue entre Pensée et Orian – Orian qui n'est, à une lettre près justement, que le nom d'un des chasseurs que Diane a métamorphosés en constellation. À lui tout seul le mystérieux aveu par lequel se termine ce dialogue, Je suis aveugle, a la force d'un Je t'aime... 28 »

Lacan conclut ainsi ce commentaire :

« C'est là où je veux vous mener – à la différence qu'il y a entre le rapport au se voir et le rapport au s'entendre. 29 »

et, quelques lignes plus loin :

« On se voit être vu, c'est pour cela qu'on s'y dérobe. Mais on ne s'entend pas être entendu. 30 »

Revenons à cette phrase de Lacan : « Qu'on ne puisse l'épier sans être, comme Actéon, frappé de cécité... 31 » Comme nous l'avons remarqué, précédemment, cette affirmation est erronée. On peut lui opposer l'interprétation de P. Klossowski : « Actéon, dans la légende, voit parce qu'il ne peut dire ce qu'il voit : s'il pouvait dire, il cesserait de voir. 32 » Précisons que celui qui cesse de voir dès lors qu'il parle, n'est autre que Tirésias.

Il s'agit soit d'une coquille d'imprimerie, soit d'une erreur sur le plan de la mythologie, soit d'un lapsus. L'erreur relevée dans l'édition du Seuil se retrouve aussi dans une édition pirate ; elle n'est pas relevée dans le livre *Le transfert* dans tout ses errata 33. On peut donc raisonnablement penser, bien que je ne l'aie pas vérifié, que la transcription du Seuil est conforme à la sténotypie, ce qui rend peu probable l'hypothèse de la coquille. Il serait d'ailleurs difficile d'imaginer qu'il ait pu si mal connaître le mythe de Diane et Actéon. Qui plus est, Lacan fait allusion au mythe d'Orion, autre mythe concernant Diane, mais beaucoup moins célèbre. Pour ces raisons, on peut avancer que Lacan, en frappant Actéon de cécité, a fait plus un lapsus au regard de la psychanalyse, qu'une erreur au regard de la mythologie. Si lapsus il y a, celui-ci détruit toute l'architecture du mythe. En effet, l'opposition entre la voix et le regard n'existe plus. La parole de Diane « va, si tu le peux, dire que tu m'as vue sans voile 34 », n'a plus ni de place, ni de sens, pas plus d'ailleurs que l'impossible « malheureux [que je suis] 35 » d'Actéon. Nous n'avons plus, en face de nous, qu'un fragment sans parole, dans lequel le donner à voir initial se trouve retiré à la fin. Au lieu d'un jeu subtil entre le champ de la parole et le champ du regard, seul subsiste le domaine scopique, dont Lacan disait qu'il est celui qui se dérobe le mieux à la castration. Irions-nous jusqu'à dire qu'ici, ce n'est plus Actéon qui meurt, mais la structure même du mythe ? – Pourquoi pas ? les mythes aussi ont une fin.

Une fois encore, c'est par une lecture non dogmatique, voire plutôt critique de Lacan, que s'est ouvert un espace de recherche et de réflexion. Sans doute est-ce un effet du discours analytique que la mise au travail se soit faite à partir de ce qui peut se lire dans le texte de Lacan comme un lapsus. Ce serait donc une formation de l'inconscient, dans le séminaire sur « *Le transfert* dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques

36 » qui ayant eu sans doute quelques échos chez l'auteur de ce texte, aurait suscité l'idée de ce travail.

Didier Grimault

1. Exposé fait le 8 octobre 94 à Fontevraud lors de la réunion du groupe régional dit « Salembarde ».

Parmi les ouvrages consultés, figurent en bonne place les *Métamorphoses* d'Ovide. Le volume dont je dispose est ancien, sans doute un livre broché qui a été relié sans précautions. Dans cette opération, les pages de garde ont disparu si bien que les références bibliographiques de l'ouvrage sont devenues incomplètes. (Préface de J.-P. Charpentier – je ne sais s'il est ou non le traducteur – livre édité à Paris, imprimerie Raçon et compagnie. Manquent le nom de l'éditeur, ainsi que la date.) C'est bien sûr en rédigeant les notes en bas de page que j'ai constaté cette lacune. Ne faisant pas œuvre d'érudition, j'ai souhaité prendre en considération ces manques. Pour cela, j'ai continué à faire référence à la traduction dont je m'étais servi, renvoyant en note à la numérotation standard des vers latins. Ces lacunes témoignent d'un curieux phénomène. En effet, ce travail porte en grande partie sur les sources mythologiques utilisées par Lacan, or, pour la traduction citée ici, les références bibliographiques exactes manquent. Peut-être faut-il conclure, de cet empêchement à savoir le vrai du vrai, qu'aujourd'hui, comme hier, nul ne saurait s'aventurer sans danger dans la vallée de Gargaphie toujours placée sous la protection de Diane.

2. Ovide *Métamorphoses*, livre III, chap. III, vers 192-193. « Maintenant, va dire, si tu le peux, que tu m'as vue sans voile », dans la traduction de J.-P. Charpentier ici utilisée. « Maintenant va raconter que tu m'as vue sans voile ; si tu le peux, j'y consens », dans la traduction de G. Lafaye, « folio », Gallimard, 1992, citée pour ces seuls vers.

7. Ovide, *Métamorphoses*, livre III, chap. III, vers 142. Ovide s'adresse au père d'Actéon. Il prend la défense de ce dernier, à vrai dire sans grande conviction, et plaide non coupable. Actéon passait là par hasard – tiens donc –, quel crime il y a-t-il alors à avoir vu Diane au bain. Bref, si l'on suit Ovide, cette histoire aux conséquences fatales, n'est qu'une grossière erreur et Actéon n'y serait pour rien.

L'argumentation est pauvre et serait de peu d'intérêt si quelques années plus tard Ovide ne l'avait utilisée pour lui-même. Il venait à l'époque de publier *L'art d'aimer*, ouvrage qui fit un peu scandale. Auguste exila Ovide. Celui-ci nous dit que l'on avait retenu contre lui deux chefs d'accusation, la poésie et une erreur. L'exil comme sanction d'une publication licencieuse étant un argument peu convainquant, reste alors l'erreur. C'est bien le même argument qu'Ovide utilise de nouveau. Ce n'est plus Actéon qu'il défend mais lui-même. Alors, quelle « erreur » avait-il commise ? Si une fois encore l'erreur est d'avoir connaissance de ce qu'il eût mieux valu ne pas savoir, alors que savait donc Ovide ? Eh bien il semble qu'Ovide savait qu'Auguste avait des relations adultères et incestueuses. Le poète osa-t-il dire qu'il passait là par hasard et qu'il n'y était pour rien ? L'histoire ne le dit pas.

8. Ovide, *Métamorphoses*, III, op. cit., vers 163-164.

9. Ibid., vers 176.

10. Ibid., vers 192-193.

11. Ibid., vers 201.

12. Ibid., vers 230.

13. Ibid., vers 237-238-239.
14. Ibid., vers 241.
15. Ibid., vers 251-252.
16. C. Lévi-Strauss, Histoire de Lynx, Paris, Plon, 1991, p. 75.

20. École de Fontainebleau : « Diane de Poitiers en Diane », Musée de la vénerie, Senlis.
21. P. Klossowski, Le bain de Diane, op. cit.

22. S. Freud, « Grande est la Diane des éphésiens », Résultats, idées problèmes, tome I, Paris, P.U.F., 1984, p. 173.
23. J. Lacan, Écrits, Paris Seuil, 1966, p. 789.

32. P. Klossowski. op. cit., p. 69.
33. Collectif E.L.P, Le transfert dans tous ses errata, Paris, E.P.E.L., 1991.
34. Cf. note 2.
35. Cf. note 11.
36. J. Lacan, Le séminaire, Livre VIII, Le transfert, op. cit., p. 11.

Psycho(tropes)
Pierre Eyguesier

En adressant des messages chimiques au soma, la psychiatrie biologique issue de la révolution pharmacologique pense être affranchie du monde des signes. Elle ne se rend pas compte qu'elle signe en cela son appartenance à la tradition occidentale du psychosomatisme : la double causalité, psychique et somatique, des médicaments psychotropes, nous écartèle tout comme la querelle de la double nature du Christ écartelait l'Église des Temps Barbares.

Qu'il s'agisse de messages chimiques, n'implique en rien que ce ne soient pas des messages tout court. A charge pour nous de définir la nature particulière de tels messages, qui se veulent directs, affranchis du symbolique et touchent à la zone la plus mystérieuse, la plus inconnaissable en dernier ressort par un sujet, celle du réel le plus enfoui de son corps. Nous pressentons alors la nécessité d'inventer une nouvelle sémiotique. Une sémiotique corporelle capable de traverser l'enveloppe du corps (message d'un coup, message d'un massage), afin de prendre en compte ces messages chimiques, d'une grande complexité, qui modifient l'économie quantitative et qualitative des procès de la pensée et du déplaisir. De quelle conception du signe pouvons-nous nous servir ? Et tout d'abord, à quel objet renvoient de tels signes ? Bien qu'il se présentent globalement comme messages de paix, comme messages chimiques de paix, les signes psychotropes appartiennent au domaine des techniques de manipulation du corps mises en œuvre dans la science moderne. L'objet du signe pharmacologique ne peut être que la manipulation du soma.

Comme pour tout signe, on distinguera l'objet (représentation d'objet ou image mentale), du référent, qui n'intéresse pas la sémiotique. Alors que l'objet de cette sémiotique sera l'ensemble des effets médicamenteux sur les transmissions chimiques et électriques du

système nerveux, son référent ultime peut toujours courir : nul pharmacologue n'est en mesure de le désigner dans son identité irréductible au processus de sémiotique. Il n'y a pas plus de référent de l'action pharmacologique qu'il n'y a de référent dans le processus de sémiotisation.

Tantôt le supposé référent est le processus de captage ou de recaptage des neurotransmetteurs dans la fente synaptique ; tantôt la fixation des molécules sur les gènes des protéines du cerveau... Aujourd'hui encore, la caméra à positons cherche la « chose en soi » de l'action psychotrope. La trouverait-elle, que la science aurait aboli les dimensions symbolique et imaginaire proprement humaines. Il n'y aurait plus de sujet des procès, susceptible de les interpréter (de leur donner du sens) ou de les imaginer. Mais une action purement réelle dont le prototype est la lobotomie.

Dans cette tentative de toucher à un référent ultime, la science pharmacologique se dévoile comme entreprise de désémiotisation de l'humain. Or, il s'avère qu'elle échoue dans ce rêve. Côté savant d'abord, dans la mesure où surgit inévitablement un ensemble de significations imaginaires liées à l'action de telle ou telle molécule. Ces significations sont dites ici imaginaires parce qu'elles ont trait à des représentations comportementales – telle molécule induit tel comportement, autrement dit à des signes de qualité (qualisignes dirait Peirce) offerts à l'expérience. C'est l'apaisement, la tranquillité, la sédation, la disparition de l'agitation ou de la violence.

Repris dans un ordre de la « secondarité », de la comparaison, et systématisés dans un discours distribuant les qualités primaires de telle ou telle molécule, ces signes primaires vont donner naissance à un ensemble de signifiés recoupant la totalité des effets attestés des psychotropes. Si le qualisigne est observable chez le rat, lors du passage à l'humain ces qualisignes sont mis en relation avec d'autres qualisignes, recueillis ceux-là au cours de l'observation des malades mentaux.

D'où la constitution de paires opposées. Agitation/apaisement ; dépression/relance de l'activité ; instabilité de l'humeur/régulation de l'humeur ; anxiété ou angoisse/réduction des tensions et douleurs etc. On passe donc du monde des signes de qualité à celui des signes de relations (relations entre les signes de qualité de l'action des psychotropes et les signes de qualité de la maladie mentale). Et l'on entre de plain-pied dans le domaine du symbole, c'est-à-dire dans le domaine du lien entre deux ordres. Un ordre symbolisant : l'ensemble des qualités des psychotropes, et un ordre symbolisé : l'ensemble des qualités de la maladie mentale.

C'est dans cette articulation qu'il faut situer l'origine des remaniements de la nosographie psychiatrique consécutifs à l'apparition des psychotropes. De l'aveu des psychiatres, la révolution pharmacologique a en effet entraîné une réduction de la nosographie psychiatrique aux catégories majeures de psychotropes. Seront classés dans une même catégorie les troubles qui répondent uniformément à l'action des grandes catégories de psychotropes. On aura les psychoses déficitaires répondant aux neuroleptiques incisifs, les psychoses productives répondant aux neuroleptiques sédatifs, les dépressions répondant aux antidépresseurs, les troubles de l'humeur répondant aux régulateurs de l'humeur, les troubles anxieux répondant aux anxiolytiques. (Avec toutes les surprises possibles, contre lesquelles les prescripteurs se prémunissent par des « tirs de barrage » polyvalents souvent pratiqués en premier recours.)

On voit donc que le rêve de trouver un référent ultime ne va pas sans le retour de l'imaginaire ; sans la coalescence d'images mentales dérivées de l'action des psychotropes

sur le comportement des animaux et d'images mentales dérivées de l'observation des malades mentaux. Ce rêve ne va pas, non plus, sans l'apparition d'une nappe de signifiés qui vont donner cours à un processus de symbolisation ouvert. Omne symbolum de symbolo, écrit Peirce, pour rendre compte du processus de sémiotisation. Un symbole ne va pas sans un autre symbole, en rapport avec le même objet dont il développe la signification.

Ce processus de sémiotisation peut être appréhendé si l'on prête attention à un certain nombre de messages développés. Or, il y a deux champs possibles d'expansion de la signification, selon qu'on s'intéresse au signifiant lui-même (le nom du médicament), ou au champ du signifié : soit l'ensemble des significations imaginaires recueillies de l'observation et à leur reprise dans un processus de symbolisation.

Dans le premier cas, nous aurons affaire à un processus qui va de l'intellectualisation d'un symbole arbitraire, au délire d'interprétation où les « mots sont traités comme des choses ». Dans le second cas, nous aurons affaire au processus de sémiotisation normal. Un sujet développe un certain nombre d'interprétants susceptibles d'enrichir, parfois même de créer, le signifié premier de tel ou tel signe pharmacologique.

(Roland Barthes propose une solution permettant de concilier la position de Saussure relative à l'arbitraire du signe et sa réfutation par Benveniste, aux yeux de qui la relation du signifiant et du signifié est motivée. Cette solution consiste à remplacer la notion d'arbitraire par celle d'immotivation, mais Barthes fait simultanément observer qu'il existe une tendance des signes motivés – les onomatopées par exemple – à s'immotiver et des signes arbitraires à se motiver. Tel est le cas, souligne-t-il, des termes scientifiques.)

Un rapide examen des « noms de spécialités » attribués par les laboratoires pharmaceutiques aux médicaments psychotropes afin de les commercialiser permet de s'apercevoir que le choix de ces noms, loin d'être aussi arbitraire que le prétendent les laboratoires, introduit au contraire une motivation subreptice, selon quatre directions que j'ai cru pouvoir distinguer.

Un premier niveau inclut les noms de spécialités les plus arbitraires en regard de leur « dénomination commune internationale » (DCI). La seule limite, ou motivation, dans cette création de noms de marques, apparaît dans le choix de suffixes propres à les lexicaliser, c'est-à-dire à les rendre homogène à la série des noms de médicaments dont le trait caractéristique est de sonner scientifiquement. On trouvera par exemple dans cette rubrique l'Orap, ou Opiran, nom de spécialité du Pinozide, le Laroxyl, nom de spécialité de l'Amitryptiline etc.

Un second niveau (dans le sens du plus arbitraire au moins arbitraire) est constitué de noms formés à partir des DCI selon un procédé de formation de l'argot, que les linguistes nomment métaplasme. Il s'agit de suppressions de lettres ou de syllabes, assorties de préfixations ou de suffixations. Exemple du premier genre : l'Haldol, obtenu par métaplasme à partir d'Halopéridol. Exemple de suppression avec suffixation : Loxapine donne Loxapac ; exemple de suppression avec préfixation : Pipampéronne donne Dipipéron. Signalons aussi des anagrammes : Moditen Décanoate donne Modécate et, ici également, une tendance à la lexicalisation : les noms de barbituriques sont tous suffixés en « al » (sur le modèle de leur ancêtre le chloral ?), d'où la meilleure trouvaille des pharmacologues qui, devant baptiser un nouveau barbiturique, étaient seulement tombés d'accord pour « garder al » : ce fut le Gardéal.

Un troisième niveau comprend un très grand nombre de noms de spécialités qui incluent dans le néologisme formé une motivation extraite des symboles associés aux qualités premières de la molécule. Ce groupe illustre la tendance à l'intellectualisation des symboles arbitraires et

indique bien que nous avons affaire, avec les médicaments psychotropes, à un ordre sémiotique méconnu de lui-même. La liste d'exemples est vaste. Du plus ancien des neuroleptiques, le Largactil (large action) à l'Equanil (qui fait immédiatement venir à l'esprit un autre symbole, « équanime ») en passant par le Sédalande, mot-valise appelant deux interprétants, la sédation et la contrée mystérieuse (lande), jusqu'au Survector et à l'Emergil évoquant la survie et la résurrection, au Moditen, où peut s'entendre le symbole de « modération », au Tranxène, qui collapse tranquillisation et anxiété, au Librium, qui évoque la liberté, etc. Il est indéniable que cette classe repose sur une création de sens et constitue une offre d'interprétation, étant elle-même une interprétation. Il s'agit de quasi-métaphores (« quasi » car les signifiants d'origine ont été remaniés, triturés, travestis) créées à partir de la substance littérale du symbole de départ.

Un quatrième niveau comprend un certain nombre de noms formés à partir du latin, matrice de la langue française mais aussi, ne l'oublions pas, langue du savoir réservé. Atrium nous transporte vers le lieu de repos et de promenade de la domus romaine, tandis que le Lexomyl, où le clerc entendra « lex », et le Dogmatil, qui laisse pour ainsi dire rêveur, collent aux grands remèdes de grands mots.

Quelles leçons tirer de ce déchiffrement ? Pas seulement que ces noms répondent à l'exigence publicitaire de trouver de jolis noms, mais aussi à celle de faire rêver. Faire rêver, c'est ajouter au signifiant arbitraire qui pourrait s'énoncer « médicament qui guérit la maladie mentale », un signifié connoté qui parle au « sujet du sens », autrement dit au sujet de l'inconscient.

Cette présence d'un sens flottant à la surface des noms de médicament nous permet de confirmer et développer notre hypothèse. Le médicament est un signe, dans la mesure où, comme tout signe, il ne transmet pas une information totalement inédite. Si tel était le cas, nous n'aurions pas affaire à des signes, car « [...] s'il existe une chose qui communique une information sans avoir aucune relation avec rien de ce que connaît directement ou indirectement la personne qui comprend cette information quant elle lui est communiquée (ce qui serait une fort étrange sorte de communication), le véhicule de cette information n'est pas appelé [...] un signe » (Peirce). Appelons alors, suivant la terminologie de Peirce, l'idée de guérison rattachée à tout médicament, le « fondement » du signe et le symbole (ou la série de symboles) suggérés par le signe, son « interprétant ». Il est clair qu'un signe psychotrope ne peut opérer en tant que signe qu'à la condition d'avoir un fondement et d'être interprété par un savoir. S'il y a un signe, il faut que l'information délivrée soit partagée et qu'elle fasse l'objet d'une transaction intersubjective.

Le signe médicamenteux représente la guérison pour quelqu'un. Pour le savant comme pour le malade.

La difficulté de penser les médicaments comme signes tient au fait qu'ils se présentent sous la forme de cachets, de pilules ou de sirops censés agir sur le réel du corps, dans un au-delà ou un en deçà du sens et de la signification. Mais il apparaît qu'il ne faut pas distinguer le soma du psychique, même pour les unifier dans le psychosomatisme. En avançant le concept de « procès », qu'il reprend au neurologue anglais Jackson, Freud souligne en effet qu'il n'y a pas de solution de hiérarchie ou de continuité entre le psychique et le somatique. Les procès sont indifféremment psychiques et somatiques.

On peut en déduire que l'action du médicament psychotrope n'est pas étrangère au champ sémiotique, dans la mesure exacte où les signaux chimiques ne sont rien s'ils ne sont interprétés par un savoir. L'effet d'un antidépresseur ou celui d'un neuroleptique est tout

uniment physiologique et psychique, etc. Il est donc faux de penser que la molécule agit sur un substratum physiologique et d'en conclure à une causalité unilatérale de la maladie mentale. Il suffit au contraire de poser que le message est ici chimique, et qu'il s'adresse à la physiologie des processus mentaux. Le médicament s'est substitué à la parole et produit des modifications (quantitatives et qualitatives) que celle-ci est réputée provisoirement ou définitivement incapable de produire.

On peut noter ici que le médicament va parfois trop loin. Lorsqu'il est surpuissant, il va jusqu'à réduire les procès au silence. On parlera alors de camisoles chimiques.

Mais le cas le plus fréquent est celui où le signe médicamenteux délivre un message du type de ceux qu'il m'est arrivé de recueillir de la bouche de malades soignés avec des signes neuroleptiques. Pour quelqu'un, l'Haldol veut dire « Rideau ! », le Dogmatil « Lève-toi et marche ! », le Tercian « Fais dodo Cola mon p'tit frère » et le Melleril « Soldat lève-toi ! ». Ce témoignage montre que les médicaments ne font pas sortir les malades de leur condition humaine de « parlêtres » (J. Lacan). Il n'y a pas de message corporel qui ne soit ipso facto un message pour un sujet.

Le signe médicamenteux a ceci de particulier qu'il force un retour au statu quo ante. Il crée artificiellement, et pour un temps limité, des conditions métaboliques (réduction ou accélération des procès, suppression de la douleur, obtention d'une constance) qui convoquent le régime de pensée qui lui appartient. Si l'on donnait la parole aux médicaments, ils pourraient dire par exemple : Voilà comment tu te sens lorsque tu n'es pas déprimé, ou délirant, etc. » Et c'est ce qu'ils disent en effet, ce qui explique leur pouvoir de façon à notre avis plus éclairante qu'une supposée « stimulation des processus dopaminergiques ».

Que les médicaments s'expriment parfois sur le mode impératif mérite attention. Dans ces cas, la prescription médicamenteuse est non seulement autorisée (le prescripteur se prévaut de l'arbitraire universel du signe), mais autoritaire. Elle se passe de commentaires, dévoilant sa nature essentiellement suggestive.

La suggestion, ça marche. Mais pour peu que les psychiatres en restent là, et qu'ils aient la main un peu lourde, leurs malades offrent alors cet aspect de « choses » à quoi tend à les réduire le savoir pharmacologique. En effet, si la contrainte suggestive tend à se chroniciser, si les signes pharmaceutiques ne sont pas mis à profit comme signes déclencheurs d'un processus de symbolisation, alors ils se figent en corps étrangers, simples prothèses chimiques.

La suggestion cependant ne marche pas toujours. Il arrive encore que des patients se rebellent contre la furor sanandi dont ils sont l'objet. C'est le cas, dans les hôpitaux psychiatriques, d'hystériques toujours prêtes à dénoncer les tentatives des psychiatres de les réduire au silence. Il faut dire qu'elles leur en font voir de toutes les couleurs, et les contraignent à faire d'eux-mêmes la démonstration qu'ils sont à côté de la plaque..

Mais le tour le plus désobligeant qu'on puisse faire à ces signes est de les traiter comme des choses, selon la formule de Freud à propos du langage des schizophrènes. Il arrive en effet que le délire d'influence de certains malades mentaux se focalise sur les médicaments. A bon droit, car ces médicaments valent comme réplique unique à leur cauchemar perpétuel. Telle malade raconte ainsi qu'elle a passé une période de sa vie à « dilapider ses ronds », parce qu'elle prenait à ce moment-là du Dipipéron ; qu'à telle autre période elle hallucinait parce qu'elle prenait de l'Haldol (« Dans Haldol il y a Hal comme dans hallucinations ») ; qu'à tel autre moment elle se donnait au premier venu parce qu'elle prenait du Loxapax (DCI : Loxapine) et qu'elle voyait alors « un loup – lox – sauter sur une lapine ». Enfin, quand elle

prenait du Modécate, « elle se sentait sale, parce que dans Modécate il y a cat et cela la persuadait qu'elle sentait le « pipi de chat ».

Est-ce sa faute ? Ou la responsabilité d'un tel délire est-elle partagée par ces nouveaux logothètes que sont les laboratoires pharmaceutiques ? Certes, l'on peut difficilement concevoir des noms purement arbitraires, id est, totalement dépourvus de sémantèmes possibles. Mais la question qui nous occupe n'est pas là. C'est parce que les médicaments psychotropes sont des signes qu'ils peuvent – à l'instar de tous les signes – servir de matière à un délire d'interprétation.

Imaginons une molécule sans nom, ou administrée insidieusement. Quel serait son effet ? Le sujet ne saurait pas qu'il a pris un psychotrope, ni a fortiori quel psychotrope. Cette expérience, qui n'a jamais été tentée à ma connaissance, permet de se représenter un signe réduit à un signal – l'équivalent d'un cri. A propos du signal, Peirce dit qu'il n'est pas perçu, mais qu'on en fait l'expérience.

Quid de cette expérience dans le cas d'une molécule administrée subrepticement ? C'est-à-dire d'un signe dépouillé de son représentamen (le nom du médicament), de son fondement (c'est un médicament) et de ses interprétants (c'est un médicament que m'a donné le Dr Un tel ; il va me faire tel ou tel effet indiqué dans son nom, dans la notice du Vidal, par l'habitude que j'ai de lui, ce que m'en ont dit les autres ; tel effet présupposé par mon attente, en corrélation avec mes pensées, mes sentiments, mes projets, etc.). Cette expérience est à la limite du concevable car, faute de signe, le sujet se trouvera confronté à une expérience pure de toute sémiotisation possible : l'équivalent d'une perception pure. Poursuivant la fiction, nous pouvons imaginer que le sujet se dira alors, par exemple : « On m'a empoisonné » ou « Qu'est-ce qui m'arrive, j'ai dû manger un truc bizarre », ou encore « Tiens, j'ai brusquement envie de dormir... ».

Nous comprenons de mieux en mieux que le pouvoir thérapeutique du médicament ne puisse être distingué de sa nature de signe.

On en trouve une autre confirmation dans l'histoire de la découverte des neuroleptiques et des antidépresseurs. Les premiers neuroleptiques furent, on le sait, utilisés dans le cadre d'expériences d'hibernation artificielle. Ce n'est qu'en un second temps, après que l'effet cataleptique du neuroleptique ait été isolé, puis expérimenté à plus vaste échelle sur des animaux, qu'il fut décidé d'en faire l'essai sur des malades mentaux agités. Le cas des antidépresseurs est encore plus parlant. L'iproniazide, molécule fondatrice de la lignée, fut en premier lieu expérimentée comme médicament antituberculeux. Or elle s'avéra inapte à soigner la tuberculose, mais les médecins relevèrent chez leurs patients des signes d'euphorie et d'appétit sexuel, qui les incitèrent à donner le médicament à des déprimés. Ces deux apologues ne montrent pas seulement la part inéliminable du hasard dans les découvertes scientifiques, mais soulignent que les médicaments sont des signes : sans le quelque'un à qui ils s'adressent, nul doute que la chlorpromazine ou l'iproniazide seraient restées dans les éprouvettes des laboratoires.

On rétorquera qu'il a bien fallu que des effets réels se produisent pour que les médecins en saisissent la signification et se décident à la transférer dans un autre domaine. Ceci pose problème.

Le problème est celui de l'invariant du message physiologique, pour autant qu'il trouve le quelque'un à qui s'adresser. Ce qui s'est produit dans l'histoire de la découverte des psychotropes nous suggère à cet égard une analogie. Reprenons l'exemple du sifflet de locomotive proposé par Peirce. Que pourrait bien être l'interprétation du sujet qui en fait

l'expérience s'il débarquait de la planète Mars, ignorant ce qu'est un train ? Nul doute qu'en un premier temps ce signal le surprendrait, le déconcerterait, par sa puissance et son caractère universel d'avertissement. Il ferait alors un effort mental (interprétant affectif de Peirce) pour déchiffrer la signification d'un tel signal, en fonction de son savoir et de ses dispositions à l'égard de la planète terre. Tout est imaginable ; mais si notre martien s'attend par exemple à un acte d'agression, il est certain qu'un tel signe vaudra comme signe d'une action agressive. C'est ce qui s'est passé, mutatis mutandis, avec les signaux neuroleptiques ou antidépresseurs : ils ont été interprétés par des médecins en attente de médicaments pour soigner dépressions et psychoses, comme signes d'une action antipsychotique ou antidépressive.

Mais revenons sur la question de l'invariant physiologique. Si les molécules produisent un certain nombre de qualités premières (« syndrome d'indifférence » pour les neuroleptiques, éveil pour les antidépresseurs, etc.) en attente d'une interprétation, il y a lieu cependant de les envisager en soi, en tant que molécules susceptibles de produire un effet constant sur un réel anatomo-physiologique.

Or comment ne pas voir que ceci ne tient que pour les animaux, dont les pharmacologues tirent l'essentiel de leur savoir scientifique, par définition universalisable ? Si la quantité de médicament injectée est constante, une fois appréciés les paramètres de tolérance, de poids etc., l'effet obtenu chez les animaux sera le même et l'expérience réputée universalisable. Mais les choses sont loin de se passer ainsi en ce qui concerne le monde humain constitué par les signes et les symboles.

Toutes sortes de variations possibles interviennent en effet, qui obligent à relativiser l'action des psychotropes. Ces variations dépendent d'un « mélange », propre à chaque sujet, qui n'est pas seulement quantitatif (âge, poids, accoutumance) mais qualitatif (degré de confiance à l'égard du prescripteur, voire « foi qui guérit », attente de guérison, espoir placé dans l'éventuelle nouveauté du médicament, jusqu'à l'apparence du cachet et aux différents symboles charriés par son nom).

Contrairement aux animaux, les conséquences d'un message psychotrope chez un sujet ne sont pas a priori « computables », pour employer le terme que J. Fodor réserve aux processus périphériques-sensitifs, qu'il différencie des processus centraux « incomputables » (La modularité de l'esprit, Ed. de Minuit). Toute entreprise de dénombrement exhaustif de ces effets est vouée à l'échec, leur seule voie d'accès étant, comme en psychanalyse, de laisser au sujet « traité » le soin de dire quel effet a sur lui, et sur lui seul, telle action pharmacologique. Les pharmacologues et les psychiatres sont conscients des avatars possibles des messages chimiques. Pour les meilleurs d'entre eux, il s'agit même d'un *experimentum crucis*, qui soulève rien de moins que l'éternelle question des rapports du corps et de l'esprit. La question est alors posée de savoir en quoi, et dans quelle proportion, le « psychique » peut transformer les messages chimiques, voire les produire à lui tout seul.

Il est en effet d'expérience courante, notamment lorsque des messages placebo sont administrés en « double aveugle », que des enveloppes vides engendrent les mêmes qualités premières que les molécules elles-mêmes. Les pharmacologues en concluent que le psychisme humain est capable d'induire des modifications dans le réel du corps comparables à celles des molécules : « L'effet placebo, écrit E. Zarifian, est qualitativement strictement superposable aux caractéristiques d'une substance pharmacologiquement active. Il existe une courbe dose/réponse (l'augmentation de la quantité de placebo augmente l'effet constaté), il existe des effets cumulatifs, un phénomène de tolérance, un syndrome de sevrage et des effets

rebonds. La différence avec le médicament est purement quantitative. (« Eloge du placebo », in *Psychiatrie*, 48, 1987, p. 1187).

Il est piquant de remarquer au passage qu'un problème identique se pose aux savants partis à la recherche du mécanisme déclencheur de l'orgasme : « Et même si chacun regarde l'orgasme à travers ses petites lunettes, tous s'accordent à le considérer, ce dont on se serait douté, comme une combinaison de facteurs psychiques et physiologiques. Toute la question est de savoir dans quelle proportion. Dépend-il de la psyché à 99 %, à 60 %, à 50 % ? L'Américain John Money [...] fait plaisir aux partisans du "tout est dans la tête" : il rappelle les cas de certains paraplégiques atteignant l'orgasme dans le rêve alors que leurs organes génitaux, qui ne sont plus reliés au système nerveux, restent inertes ». (Libération du 20 mars 91).

La résolution du problème impose donc qu'on se penche sur les « Relations du corps et de l'esprit », et nous fait entrer sur le terrain de l'épistémologie.

Sans aller jusqu'à faire l'histoire des thèses en présence, ni passer en revue les diverses prises de position de médecins, philosophes ou psychologues sur cette délicate question, il vaut le coup de souligner que l'épistémologie implicite des pharmacologues contemporains représente un grand pas en arrière, et plus exactement un retour à la case départ de l'anatomopathologie du XIXe siècle, celle d'un Meynert pour fixer les idées.

Celui-ci concevait le mental comme coextensif à l'espace décrit par la science du cerveau, toute pathologie étant référable à une altération au sein de cet espace (soit par « saturation », soit par « dénutrition », etc.) Le schème de causalité de cette théorie que Freud qualifiait ironiquement de « grandiose », ne diffère pas essentiellement, nous semble-t-il, de celle des modernes explorateurs du cerveau.

Mais comment, demandera-t-on, une telle régression a pu se produire ? Comment l'impasse a-t-elle pu être faite sur les théories « fonctionnalistes » d'un Jackson, ou d'un Goldstein, remises en honneur il n'y a pas si longtemps par Henri Ey ? C'est que la découverte des pouvoirs des molécules psychotropes a exercé une incroyable fascination sur les psychopharmacologues et les psychiatres du XXe siècle. Par une sorte de chassé-croisé à l'échelle de l'histoire, elle a remis en honneur un schème de causalité qu'il avait fallu péniblement écarter. Il faut dire qu'entretiens, entre Meynert et la psychiatrie biologique, ont pris place des découvertes fondamentales de la biologie moléculaire. Nous sommes alors en mesure de déceler la conjonction de facteurs ayant entraîné ce retour en arrière.

Elle repose sur une double induction, dévoilant la nature empirique d'une aventure bien à sa place dans un siècle marqué par le positivisme. La première peut s'énoncer comme suit : « Si les médicaments ont une action thérapeutique sur les maladies mentales, alors preuve est faite que ces maladies ont une origine biologique. » Et la seconde : « Si la biologie moléculaire est en mesure de rendre compte exhaustivement du fonctionnement du cerveau, tous les espoirs sont permis pour le rêve organiciste de la science. »

Que ce rêve soit aujourd'hui ouvertement caressé fait oublier la prudence de quelques savants (celle de Marc Jeannerot, par exemple, dans ses contributions à un ouvrage récent, *Esprit estu là*, aux Editions O. Jacob) et n'est pas fait pour nous rassurer. Mais il ne suffit pas d'en dénoncer les accents millénaristes (« demain nous serons en mesure... ») ou de brandir l'« impasse faite sur le signifiant », pour répliquer convenablement à une entreprise qui mobilise des moyens considérables, de temps, d'argent, d'institutions entières.

En démontrant la nature de signes des médicaments, nous pensons avoir fait un pas dans le sens d'une telle réplique argumentée. Mais il convient d'aller plus loin, et d'avancer une

théorie du pouvoir des médicaments susceptible de faire pièce au dualisme qui fonde la psychiatrie biologique et la pharmacologie enfin devenues scientifiques.

Songeons à ce temps pas si lointain – le début du XX^e siècle – où les aliénistes n'avaient à leur disposition qu'un nombre restreint d'agents thérapeutiques, dont la plupart n'étaient pas spécifiques. Les médicaments à base d'alcool, de coca ou d'opium, des soporifiques tels que le chloral ou le bromure de potassium étaient alors d'usage courant et faisaient parfois l'objet d'un discours, voire d'un véritable culte publicitaire où l'imaginaire poétique et littéraire était de la partie.

Or la plupart de ces « panacées », comme on disait à l'époque, ont été frappées d'interdiction, pas seulement à cause de leurs effets secondaires parfois déplorables, mais aussi parce que leur mode de fabrication, de diffusion, et leur popularité même, contrevenaient au passage sous contrôle étatique de la pharmacopée.

Ce coup fatal porté à la médecine anarchique de l'âme a non seulement rejeté les panacées dans l'enfer - qui comme par hasard n'a cessé de s'étendre depuis - de la drogue, mais a entraîné une sorte de privatisation par la médecine des « bons médicaments » et surtout une réduction des valeurs – au sens sémiotique – des signes de la pharmacopée.

A la différence des panacées, les médicaments psychotropes sont muets.

Ceci n'empêche pas leur utilisation massive, souvent en dehors des réglementations. Les benzodiazépines sont aujourd'hui de consommation courante, et leurs noms sont en passe de devenir des noms communs : « J'ai pris mon valium » équivaudra bientôt à « J'ai pris une aspirine ». Plus radicalement, il n'est pas exclu que les psychotropes aient altéré les configurations mêmes de la maladie mentale, faisant parler par exemple d'« haldolisation de la folie » (C. Jeangirard).

Ceci n'empêche pas, par ailleurs, de mesurer les pouvoirs d'action des psychotropes en les rapportant aux pouvoirs des panacées auxquels ils se sont substitués. Car il saute aux yeux que la catégorisation actuelle des psychotropes recoupe les différents types de panacées d'avant la médecine scientifique, aussi vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Pensons à l'alcool, considéré par les pharmacologues comme l'anxiolytique numéro un, à l'opium et à sa fameuse « vertu dormitive », ou à la coca dont les pouvoirs d'éveil étaient communément attestés, et l'on retrouvera des signes équivalents à ceux qui se présentent à l'esprit respectivement pour les anxiolytiques, les neuroleptiques et les antidépresseurs. La différence entre ces deux générations de médicaments est essentiellement quantitative : les molécules diffusées par les pharmaciens sont plus performantes, leur efficacité est plus régulière et dans l'ensemble leurs effets secondaires sont moins redoutables. En somme, ce sont les drogues dont la civilisation industrielle avait besoin.

Avançant pas à pas dans une théorie hasardeuse, nous pouvons maintenant mettre en place un nouveau jalon.

Il nous est fourni par Freud, qui se livre dans un travail d'inspiration neurologique à une critique fouillée des explications anatomo-physiologiques de l'aphasie (Sur l'aphasie, 1886, livre dont J. Nassif a fait dans Freud L'inconscient une lecture fouillée mise ici à contribution). En particulier, Freud fait la part des troubles relevant d'une causalité lésionnelle, de ceux qui ne relèvent, ou ne sont entièrement explicables, qu'en référence à la logique propre d'un « appareil à langage ». Mais il lui faut au préalable saper la conception du cerveau prévalant dans la psychiatrie de son époque, celle de Meynert sur laquelle s'appuie Wernicke pour sa propre étude des troubles aphasiques, et il le fait en définissant l'aire de langage comme « h

Pour l'enseignement de cette année le démarrage paraît attendu de Paris
Ce pourquoi un cartel composé de Thierry Perlès, Éric Didier, Patrick Salvain et Pierre Eyguesier propose une première rencontre – le 14 janvier 1995 – avec les deux premiers arguments suivants :

1. DU SOCIATIF 1 DES SOLITUDES ANALYTIQUES. Ou :
LA PASSION DE GUÉRIR PASSE-T-ELLE L'ANALYSE DE LA DEMANDE ?

Thierry Perlès

Dans ses formes françaises particulièrement, le jeu du soupçon guette toute pratique sociale, et la psychanalyse pas moins, elle qui, à se présenter comme soupçon de psychanalyse, risque toujours davantage de se laisser ranger dans l'ordre de l'avoir.

Ce jeu, dans ses combinaisons, fait la part trop belle à ce que le secret comporte d'irréremédiablement pervers : plus que du champ libre, c'est de la sollicitation insistante, de l'incitation.

Des enjeux de pouvoirs dont la déclinaison équivaut à instituer la privation de jouissance, ne sortira-t-on donc jamais ?

Mais l'(a), sociatif de l'analyste dans son rapport (Wägen) à l'à cause (wegen), n'en appelle-t-il pas, sur le mode d'une exigence fortement motivée, à un faire savoir, une publicité dont les effets de subversion, pour n'être pas idéologiques, n'en seraient que plus constants — ou consistants, voire, quelle ironie !, constituants ?

PS...

...Qui, je m'en excuse, sera un peu long : on m'a fait le reproche, sans doute justifié, que ce texte n'était pas assez explicite. On a également déploré qu'il s'éloigne par trop de ce que sont, dans l'exercice quotidien de l'analyste, les folies. C'est que, argua-t-on, le propos est de traiter de la passion de guérir, quand elle est soumise à cet extrême de ladite folie.

Mais, commencerais-je à répondre, la psychanalyse à l'épreuve de la folie est-elle redevable d'une approche qui diffère de la psychanalyse tout court ? Dans le séminaire inter-associatif consacré à La psychanalyse à l'épreuve des enfants, Éric Didier montrait que les enjeux y sont directement et immédiatement d'une confrontation au politique. Je trouve à cette thèse une nécessité tout aussi impérative à reconnaître ici. L'élargissement de cette référence au politique vient déjà questionner ce qu'il en serait de la psychanalyse conçue comme passion de guérir. Car voici : la demande qui est faite au psychanalyste est-elle congruente à l'idée de guérison ? Qu'on me permette d'en douter, de façon au moins méthodique. Lacan disait que ce qui est demandé, c'est le bonheur. Pente sur laquelle je le suis entièrement, en ce que le bonheur est le premier des droits de la Constitution des alors jeunes États Unis d'Amérique. À la française, notre passé absolutiste, table rase de toute représentativité possible, fait la part belle à la privation du particulier (le voisin, toujours...) comme acte d'allégeance au général. Dans les deux cas, et par des différences qu'il faudrait discuter, la demande est politique. Ce qui est autre chose que thérapeutique.

Pensons à ce que représente la mode de la psychanalyse, sa vulgarisation, son appropriation, fût-ce au travers d'une psychologisation écœurante, par le discours commun : le sujet qui vient au psychanalyste se situe comme demandeur, non pas d'une psychanalyse, mais comme

demandeur d'être psychanalysé. Souvent même, psychanalysé, il l'est déjà, et vient demander à ce que lui soit donnée la garantie qu'il l'est, où la patte qui fera que de presque qu'il l'était, il le devienne entièrement. Le sujet qui vient au psychanalyste attend des catégories de la psychanalyse quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la guérison, mais de l'efficace d'un certain ordre de discours, qu'il pressent comme institutionnel et politique.

Qu'on veuille bien dès lors considérer ce qui s'impose à l'analyste comme un devoir : analyser la demande, laquelle s'effectue non pas sur le mode d'un « guérissez-moi », dont parlent les âmes thérapeutiques, mais sous la forme d'un « psyvilisez-moi », civilisez-moi sous la forme des catégories du psychanalytique. Il y aurait un côté décolonisation of myself à commencer de le reconnaître

C'est ainsi que naît le sentiment de respect dont le psychanalyste peut être animé à l'égard de son art lorsqu'il constate qu'il a permis à un « fou » d'accéder à une structuration subjective de toute évidence inconnue jusqu'alors, ce sentiment dont il voudrait à juste titre témoigner, ne parlerait pas tant de sa passion de thérapeute que, voulût-il même ne rien en savoir, d'un désir de psychanalyste dont les coordonnées regardent bien la question du politique — les références de Lacan à Socrate ne sont pas à comprendre autrement.

Ces questions pourraient déjà commencer à s'éclairer de ce que les mots 2 de la république 3, du politique et ceux de la théorie psychanalytique qui servent de cap à notre pratique sont congruents.

Cette affirmation supporte d'ailleurs des nuances qui lui donnent sa pertinence 4.

En deux mots : le référent militaro-médical — sinon hygiéniste —, biologique, énergétique et monétaire de la pensée de Freud a déjà été relevé. Certes il existe chez lui d'autres référents (la littérature, avant tout, plus quelques tentatives du côté sculpture et peinture). Mais à l'évidence, il y a changement de référent dans la relecture contemporaine, particulièrement française, de Freud. Et il n'est pas nécessaire d'évoquer ici un changement de paradigme, une rupture épistémologique : ce serait rater l'essentiel.

Car un socle est dégagé par le glissement, du côté d'une problématique de l'échange — à savoir les règles qui définissent l'avoir, la propriété, les biens, les jouissances et les concupiscences — et de la souveraineté — l'autorité, le mensonge et la vérité ; le transfert, les instances psychiques et leur jeu, la question du sujet, les liens et les attaches sociaux ; la destitution.

Comment ne pas prendre en compte de façon vraiment conséquente que ces glissements de référents s'effectuent sur une pente qui est celle de la pensée politique républicaine laquelle, réponse à un état de crise institutionnelle permanent, et parfois catastrophique, propose ses réponses qui sont cependant comme autant de mises en question de la pertinence même de toute parole sociale, de toute parole fondatrice.

Notre point de départ est bien que l'analyste, lui, se trouve autorisé. D'où et à quoi l'est-il, le serait-il tandis même qu'il ignore qu'il l'est ou qu'il triche sur son ignorance ?

Plus précisément il faut poser que la psychanalyse est éminemment une pratique sociale (comment ne pas reconnaître ce minimum ?), c'est à dire que si quelque chose comme le discours psychanalytique existe il ne tient pas sa pertinence d'ailleurs que du lieu, disons, d'où les discours politiques prennent la leur, à savoir ces interrogations sur le lien — attache — social que sont la question du sujet, de la souveraineté, de la jouissance et des divisions 5.

Or, ça a tout de même quelque chose de la merveille : si les glissements de référents, au cours de ces un à deux derniers siècles, mettent à mal le discours politique, au point que c'est parfois sa pertinence même qui paraît devoir être mise en question, le discours analytique, lui,

semble plutôt, dans cette crise, trouver l'occasion d'un approfondissement de ses enjeux, d'une pertinence accrue.

Pourrait-on même aller jusqu'à suggérer que les folies que le politique couvre, occasionne ou entretient sont la pure et simple rançon de la méconnaissance de ce qui, idéalement, se trouve mis au travail dans le discours analytique, qui, de cette façon, doit être radicalement distingué de tout discours idéologique ou de philosophie positive.

D'où, donc, la solitude de l'analyste se tient-elle pour autorisée à entendre les folies ? D'où peut un « je » fonder un rapport qui soit comme d'analyste à analysant ? D'où s'effectue cette fondation dont tout montre qu'elle est partout ailleurs en défaut ? Fondation de quoi, de quel rapport ? La confrontation à la psychiatrie est confrontation à la science : à l'opposé de ceux qui prétendent mener la psychanalyse à des épousailles prochaines avec le cognitivisme, que seraient des psychanalystes qui affirmeraient que la psychanalyse doit, de sa place, contribuer à réhabiliter les enjeux politiques et républicains — dans un sens large — dans la mesure où c'est par leur médiation que peut et que doit se trouver prise en compte la dimension du sujet ?

Il s'agit de déplier la dimension politique propre à ce sujet auquel nous introduit la psychanalyse.

1. « Terme de grammaire : qui marque l'association de deux objets. » Littré.
2. De là à penser que les maux sont aussi les mêmes...
3. Sa dimension mystico-religieuse incluse.
4. Ceci, plutôt que de dire que ça n'a pas toujours été le cas, car ça l'est depuis le début : la référence de Freud, la Vienne Bourgeoise de la fin du siècle dernier, c'est la crise des institutions familiales et éducatives. La suite, c'est un refoulement de la référence, puis, troisième temps, une réactualisation de celle-ci au travers du discours analytique « français », d'abord inconsciente, mais de plus en plus problématiquement telle, d'elle-même, au point que ça en appelle à de nouvelles stratégies d'évitement.
5. Le transfert dans les coordonnées de l'agalma comme rage, ce n'est pas Freud qui pouvait trouver ça, et ce n'est sans doute pas par hasard que ce soit une trouvaille d'un français : un citoyen d'un pays où l'égalitaire fait rage — c'est le côté républicain de la question. Idem sans doute pour le détournement — ô combien justifié ! — de toute réflexion sur la formation de l'analyste vers la question de la destitution subjective — comme si le terme de la relation de transfert, c'était quand, à la question de l'analyste : « À quoi pensez-vous ? », venait à la Queneau la réponse : « À la mort de Louis XVI. »

2. Argument
pour une contribution à l'enseignement
du 14 janvier
P. Eyguesier

Un premier fil m'est tendu par une cliente : elle me raconte qu'elle a écouté un de ses professeurs parler de l'omniprésence, dans nos sociétés modernes, d'un regard qui contrôle (cela va au-delà des caméras que le ministre de l'Intérieur se propose de placer dans certains quartiers sensibles et fait probablement référence aux travaux de Paul Virilio, L'énergie polaire par exemple). Ce professeur dit à un moment : j'ai besoin de dire quelque chose à ce sujet, d'exercer mes capacités critiques, cela me permet de respirer. Or, rapportant cela dans

le cadre de sa séance, il est patent que cela lui permet, à elle aussi, d'envisager de respirer, c'est-à-dire de se demander si elle n'est pas au fond perdante d'avoir elle-même mis en place un système d'auto-surveillance extrêmement sévère, pour éviter de verser de nouveau dans le délire. La question qui se pose alors – que nous nous posons alors – est de savoir s'il y a moyen d'être libre, d'avoir une pensée audacieuse, et/ou d'être amoureux sans devenir fou. Alice devra-t-elle encore aller à Sainte Anne aussitôt entrouverte la porte du pays des merveilles ?

Un second fil m'est fourni par un article que m'a passé Serge Vallon, dans lequel deux auteurs s'inquiètent des effets d'amortissement, de tassement de la maladie mentale, de ce qu'il peut y avoir de vif en elle (la folie ?) produits par la généralisation des assistances, qu'elles soient sociales ou pharmacologiques, et la fragmentation des compétences dont relèvent aujourd'hui les malades mentaux (médicales, psychologiques, éducatives...). Le risque dévoilé par ces auteurs est en d'autres termes celui d'un « béquillage » de la maladie mentale, et les psychanalystes sont invités par eux à y prêter la plus grande attention, et bien sûr à se mettre sur la brèche... Or cette question ainsi ouverte m'intéresse depuis longtemps, notamment sous l'angle des effets psychiques des psychotropes : les pharmacologues réussiraient-ils à ne plus raconter d'histoires (aux sujets à qui ils donnent des médicaments) ? Tel est le titre que je donnerais aujourd'hui à un travail déjà ancien, mais qu'il me paraît opportun de porter à la connaissance des lecteurs du Courrier.

Troisième fil : le livre de Masud Khan, *Passion, solitude et folie*, qui a inspiré le titre de l'enseignement de cette année. Ce livre a été pour moi un choc, car malgré toutes les réserves qu'on peut faire à l'égard de la pratique vraiment peu orthodoxe de son auteur, j'ai senti tout au long des différentes histoires qui le composent, l'engagement d'un psychanalyste qui sait qu'une analyse, ça ne se fait pas tout seul, ça ne va pas de soi, et qu'il faut bien souvent – toujours ? – en passer par un aménagement bousculant les sacro-saintes règles. *Passion de guérir*.

Je prend ces trois fils, je les regroupe et avec le cordon ainsi obtenu, je fais un nœud à mon mouchoir, sachant que d'ici la première réunion de cet enseignement, il va me falloir y penser de temps en temps. Solitude.